

Cher lecteur,

Voici les mots de Titus, un homme qui n'a pas été à l'école. Des mots que j'ai été chercher à en juin 2015, pour te les rapporter, cher lecteur. Nous étions assis à l'ombre d'un arbre, il faisait très chaud ce jour-là, et Titus avait accepté de me rencontrer, grâce à un ami commun. Je voulais qu'il me parle des camps, et de sa vie. Voilà ce qu'il m'a confié, et que je te donne à mon tour.

S'il te plaît, prends bien soin de ces mots.

« On ne peut pas parler à nos enfants de quelque chose qu'on a souffert... Moi si j'avais vécu la guerre, et bien je ne sais pas si je pourrais en parler avec mes enfants. Je ne leur dirais pas que j'ai vu des petits mourir de faim, ou même des enfants morts dans notre propre famille. C'est arrivé dans pratiquement toutes les familles manouches. Il y en a eu, des histoires qui ont été racontées. On le savait par une autre personne. C'est quelqu'un qui avait été avec eux ou qui a vécu leur époque, qui l'a dit. Untel ou untel, à propos d'une autre famille. Mais à mon avis, leur histoire à eux ils ne l'auraient pas racontée eux-mêmes.

Il s'est passé des choses incroyables. Comme ce qui est arrivé à mon oncle qui était pasteur, ça m'a marqué. Maintenant il est décédé. A l'époque de la guerre, c'était un petit gamin, huit ou dix ans. Ils étaient douze ou treize frères et sœurs, mais tous éparpillés. Lui il était parti avec une famille, peut-être la famille Adèle, si je me souviens bien. Et ils se sont retrouvés collés contre un mur, arrêtés par les soldats allemands. Là je crois qu'il y a eu un militaire italien, qui a dit d'arrêter parce qu'ils étaient prêts à les fusiller. Pendant les discussions, mon oncle a réussi à s'échapper. Et par un coup du hasard, sa famille l'a retrouvé peut-être deux mois après, alors qu'il était resté tout seul pendant tout ce temps-là, dehors sur les routes, à dix ans ! Ils étaient rentrés dans un village, il y avait une étable. Avec leurs petites charrettes, ils sont rentrés à l'intérieur, juste là où le petit s'était caché, incroyable ! Quand il les a entendu parler, il est sorti. Et ils l'ont vu tout maigre, lui qui était resté comme ça pendant deux mois ! Mais il avait survécu, c'était un miracle ! D'ailleurs quelques temps après, il est devenu pasteur, très croyant. À mon avis, ce qu'il lui est arrivé a dû beaucoup jouer. En plus il a vécu assez longtemps, quatre vingt et quelques années. C'était un homme assez connu, il s'appelait Nénenne, Louis Weiss.

Moi, plus jeune, je voulais savoir ce qui c'était passé. Je posais des questions à mon grand-père et à nos parents. Ils nous disaient que la guerre, c'était atroce. Mais rien de plus. Le seul moyen d'en parler, c'est quand ils avaient bu. Moi j'étais tellement curieux que des fois, je les écoutais parler entre eux. Ils en parlaient pendant des heures. « Les enfants, la faim, tu te rappelles ? » Ils pensaient à ceux qu'ils avaient connus, et ils mettaient des noms : « untel il est mort là-bas, c'était par la faim. Et l'autre, il est mort par manque de médicaments. » Là ils se rappelaient des choses et puis ils en pleuraient pendant des heures. Mais c'était de joie ! Parce qu'ils disaient : « on a vécu quand même. » « Et puis untel, il est mort, et un autre il est mort, et celui-là aussi. » Et puis après ils disaient : « Ben nous on est encore là ! » Alors des fois, c'étaient des pleurs de chagrin et des fois, des pleurs de joie en même temps. Les deux à la fois. C'était énorme !

Nos enfants savent qu'on a morflé pendant la guerre. Ils pensent que les camps c'était juste pour les soldats, mais ils ne savent pas qu'il y avait des enfants et des bébés dans les camps. Il y en a eu des dizaines et des centaines et des milliers ! Des personnes qui mouraient d'infection parce que les médecins ne les soignaient pas. Les docteurs ne voulaient pas des manouches ! Ils leur disaient d'aller chez le curé ou les bonnes sœurs, au dispensaire. Ça se passait comme ça avant, pour nous les manouches. Et encore maintenant, ça continue. Je ne sais pas si c'est pareil pour les sédentaires, mais nous on continue à subir ce qui se passait pendant la guerre. À l'époque ils ont morflé par la faim. Aujourd'hui on ne meurt pas de la faim mais l'étiquette, depuis la guerre, on la vit tous les jours. Les arrières-arrières parents l'ont eu, et nous on l'a encore, ça nous a pas lâché. Cette étiquette qu'on porte, j'espère que nos petits-enfants ne l'auront pas.

Moi je n'ai pas vécu ça, mais d'après ce qu'ils disent, ils étaient dans les baraquements des camps, les uns sur les autres. Là-dedans il n'y avait rien, pas d'endroit pour aller au petit coin, pas de couvertures, ils n'arrivaient pas à dormir. Dans les aires d'accueil d'aujourd'hui, c'est pareil, encore maintenant. Nous, on les appelle toujours des camps parce que ça n'a pas changé. Ce n'est pas la même chose que les camps mais ça y ressemble beaucoup. C'est fermé, il y a des grillages et des barbelés autour. Les camps d'hier ne sont pas tout à fait les mêmes parce que les gens vivent là, c'est une obligation. Dans les premières « aires » qui ont été faites, un emplacement pour une caravane faisait 10 x 5 m. C'est invivable ! Ils améliorent maintenant, avec des petits abris qui ont l'eau et la douche à l'eau courante. Mais avant il n'y avait pas tout ça.

Il y a encore le camp Nobel à Pau. On trouve cent caravanes, cent familles qui vivent avec une seule douche. Ici à Pau ! Ils n'ont qu'une douche pour cent familles, ça fait quatre ou cinq cent personnes ! Nous on vivait dans les roulottes ou les caravanes. Un jour j'étais à Bayonne, le lendemain à Bordeaux.... Là maintenant, on ne peut plus. Il faut avoir un endroit de voyage, vous vous rendez compte ? pour notre culture à nous ? ! De toute façon maintenant, le voyage ça n'existe plus parce qu'on ne nous laisse plus ce droit.

En 2000, ils ont voté une loi qui oblige les communes de plus de cinq mille habitants à avoir une aire de passage. Donc ils devaient en faire deux cent quarante, financées par l'État. Et bien il n'y en a eu que trente sur deux cent quarante. Voilà, la guerre elle ne s'est pas arrêtée pour nous. On ne s'est pas battus, mais on y est.

Il y a encore quelques jours, à Lons, le maire de la commune a défendu à tous les propriétaires de vendre des terrains aux gens du voyage. Et je crois que ce genre de chose arrive dans toute la France, très souvent. Dans le meilleur des cas, si un manouche a pu acheter un terrain, et qu'il fait une demande pour installer l'électricité et l'eau - le minimum - et bien il ne l'a pas, c'est refusé ! Et c'est partout comme ça en France, c'est catégorique !

Alors la guerre, elle est où ? Elle est là. Voilà la guerre qu'on vit quotidiennement. On a le droit à presque rien. Les vieux ils disaient ça aussi, que pendant la guerre, ils n'avaient aucun droit. Pour nous, la guerre c'est pareil, ça n'a pas changé. On vit à part, on n'a pas les mêmes droits que les autres « vrais » français. Récemment il y a eu un peu de gens du voyage qui ont voté, mais jusqu'à présent on n'avait pas de carte d'électeur. J'ai bataillé pour avoir une carte. J'ai dû attendre trois ans. Ils n'ont jamais voulu me rattacher à Pau alors que j'y suis depuis quarante ans. Pour être rattaché à une commune, il faut avoir des cartes nationales d'identité.

Pour moi, c'est du racisme. Parce qu'on est manouches. On voit ça tous les jours, on vit ça au quotidien. On arrive chez un docteur, dès qu'on entre dans la pièce, les gens ont cette

façon de nous regarder, ils ont les yeux fixés sur nous, on sent que ça ne va pas. L'école, c'est seulement depuis quatre ou cinq ans que nos enfants sont acceptés. Quand on était jeunes, on ne rentrait pas dans les boîtes de nuit. Et le bar, pareil. Il fallait présenter les papiers dans les bars, ils voulaient regarder si on était français ou non. Partout on était refusés.

Moi j'aurais aimé que tous les camps n'aient jamais été rasés, parce qu'on aurait pu avoir des preuves, comme les autres. Pour que les gens se rendent compte. Je parle de « preuves » parce qu'on n'a rien. Si on n'avait donné par exemple une photo, avec des gens du voyage morts dans les camps, j'aurais pu la montrer pour prouver que tout est bien vrai. Parce que les gens n'y croient pas beaucoup. Pendant très longtemps, il n'y a pas eu de stèles ni de commémorations pour les tziganes et les voyageurs. Au fond, je pense que les gens ne veulent rien savoir. Et c'est pareil pour le problème des livrets de circulation : ils disent tous qu'ils n'étaient pas au courant, et pourtant ce sont des ministres...

On n'existait pas.

On n'existe toujours pas.

Dans la société actuelle, on est loin des gens. On a tout du « refusé ».

On entreprend ce qu'on entreprend ... mais on a tout du « non ».

Mais c'est vrai qu'entre nous on a gardé des liens très forts entre nous. Il y a pas mal de familles, surtout par ici sur Pau, on est très solidaires. On se connaît tous.

C'est très rare de faire venir des sédentaires chez nous. Ils ne viennent jamais parce qu'ils ont peur, ils ne savent pas ce que c'est. Pour nous, pour moi, et puis pour plein d'autres, on le ressent comme ça. Mais quand il y a des sédentaires qui viennent chez moi, je suis très content parce que je sais qu'il n'y en a pas beaucoup qui le font. Quand ils viennent, c'est un truc formidable pour nous. »

Propos retranscrits par Anne-Laure Boyer d'après une conversation avec Jean Weiss, dit Titus

En compagnie de Jean-Luc Poueyto,

En juin 2015, à Pau

Cette lettre est issue des « Lettres de Rivesaltes ».
Un projet initié par l'artiste Anne-Laure Boyer
pour le Mémorial du camp de Rivesaltes
dans le cadre de son inauguration.

Les lettres y ont été exposées d'octobre 2015 à juin 2016.

La diffusion et la reproduction de cette lettre
sont soumises à l'autorisation expresse de son auteur
et de l'artiste.

Si vous souhaitez engager
une correspondance avec l'auteur de cette lettre,
rendez-vous dans la rubrique
«correspondre avec les auteurs» sur le site du projet.

www.lettresderivesaltes.com